

### SEQUENCE 3 (MARS/AVRIL 2020)

« VIVRE EN SOCIETE, PARTICIPER A LA SOCIETE. INDIVIDU ET SOCIETE : CONFRONTATION DE VALEURS ? »

#### SCENES DE REPAS DANS LA LITTERATURE :

#### NOURRITURE ET GASTRONOMIE, BONNES MANIERES ET REFLETS DE LA SOCIETE

#### FASCICULE D'EXTRAITS DE TEXTES ET D'ŒUVRES

#### Sommaire

- Émile Genest (1850-1930), <i>Contes et légendes mythologiques</i> (1929)	p. 03
- Francisco de Goya (1746-1828), <i>Saturne dévorant l'un de ses fils</i> (peinture, 1823)	p. 03
- La Bible de Jérusalem, <i>Le Nouveau testament</i>	p. 04
- Léonard de Vinci (1452-1519), <i>La Cène</i> (fresque murale, 1495-1498)	p. 05
- René Goscinny (1926-1977), <i>Les Aventures d'Astérix</i> (planches de BD, 1959-1979)	p. 06
- François Rabelais (1483-1553), <i>Gargantua</i> (1534)	p. 07
- Gustave Doré (1832-1883), <i>Le Repas de Gargantua</i> (peinture, 1851)	p. 08
- Ernst Ludwig Kirchner (1880-1938), <i>Nollendorfplatz</i> (peinture, 1912)	p. 09
- George Grosz (1893-1959), <i>Metropolis</i> (peinture, 1916)	p. 09
- Victor Hugo (1802-1885), <i>Les Misérables</i> (1862)	p. 10
- Émile Zola (1840-1902), <i>La Curée</i> (1872)	p. 11
- Émile Zola (1840-1902), <i>Le Ventre de Paris</i> (1873)	p. 11
- Jules-Adrien de Lérue (1811-1898), <i>La Gastronomie</i> (1886)	p. 12
- Giuseppe Arcimboldo (1526-1593), <i>L'Automne</i> (peinture, 1573)	p. 12
- Honoré de Balzac (1799-1850), <i>Le Cousin Pons</i> (1847)	p. 13
- Joris-Karl Huysmans (1848-1907), <i>À vau-l'eau</i> (1882)	p. 17
- Claude Monet (1840-1926), <i>Le Déjeuner</i> (peinture, 1868)	p. 18
- Vincent Van Gogh (1853-1890), <i>Les Mangeurs de pommes de terre</i> (peinture, 1885)	p. 19
- Paul Cézanne (1839-1906), <i>Les Joueurs de cartes</i> (peinture, 1890)	p. 19
- Édouard Manet (1832-1883), <i>Le Déjeuner sur l'herbe</i> (peinture, 1863)	p. 19
- Pierre-Auguste Renoir (1841-1919), <i>Le Déjeuner des canotiers</i> (peinture, 1882)	p. 19
- Marcel Proust (1871-1922), <i>Du côté de chez Swann</i> (1913)	p. 19
- Edward Hopper (1882-1967), <i>Nighthawks, Automat, Chop suey</i> (peintures, 1942, 1927 et 1929)	p. 22
- Graham Greene (1904-1991), <i>La Fin d'une liaison</i> (1951)	p. 23
- Stefan Zweig (1881-1942), <i>Lettre d'une inconnue</i> (1922)	p. 24

- 
- Henri Michaux (1899-1984), *Un certain Plume* (1930) p. 26
  - Edgar Degas (1834-1917), *L'Absinthe* (peinture, 1875) p. 27
  - Eugène Ionesco (1909-1994), *La Cantatrice chauve* (1950) p. 28
  - Nicolas Bouvier (1929-1998), *L'Usage du monde* (1963) p. 29
  - John Ronald Reuel Tolkien (1892-1973), *Bilbo le hobbit* (1937) p. 30

**Émile Genest (1850-1930), « Uranus et Cybèle Titan, Saturne [(Cronos)] et Rhéa », *Contes et légendes mythologiques* (1929).**

On commencera par décréter qu'Uranus<sup>1</sup> était le plus ancien de tous les dieux. Cybèle, c'est-à-dire la Terre<sup>2</sup>, sera sa compagne. Comme dans nos contes de fées, ils auront beaucoup d'enfants. Retenons les deux principaux : Titan et Saturne. Titan était l'aîné et, comme tel, appelé dans l'avenir à régner sur le monde. Mais Cybèle ne l'entendait pas ainsi. Comme souvent les mères, elle avait un faible pour son dernier-né, Saturne. Elle fit si bien par ses cajoleries auprès de Titan que celui-ci consentit à abandonner ses droits d'aînesse, à condition que son jeune frère supprimerait, au fur et à mesure, tous les enfants mâles que lui offrirait son union avec Rhéa<sup>3</sup>. Saturne accepte le marché, prête serment et dévorera tous les petits garçons qui lui viendront de son épouse : l'empire du Monde appartiendrait ensuite aux fils de Titan.

Peu scrupuleux dans son affection paternelle, Saturne avait compté sans l'amour d'une mère, et Rhéa était une mère, une vraie mère. Chaque fois qu'elle donnait le jour à un fils, elle s'empressait de lui substituer une pierre soigneusement emmaillottée dans de beaux langes, l'offrait à son époux qui, fidèle à son serment, engloutissait le tout sans sourciller.

Eh bien ! non ! n'allez pas croire à pareille atrocité. Ne voyez là qu'une simple allégorie. Saturne, c'est le Temps dévorant tout dans sa marche implacable et continue, le Temps, précurseur de l'inflexible Éternité !

Les artistes lui donnent l'apparence d'un vigoureux vieillard, à la longue barbe blanche, au crâne dénudé, le dos muni d'amples ailes descendant jusqu'au sol et d'une envergure imposante ; armé d'une faux dans la main droite, il tient de la gauche un sablier. Les ailes facilitent sa marche ininterrompue, la faux ne laisse rien subsister sur sa route, et le sablier égrène les heures qui s'enfuient avec une inexorable régularité.



**Francisco de Goya (1746-1828), *Saturne dévorant l'un de ses fils* (1823).**

<sup>1</sup> Uranus (*Ouranos* en grec) désigne le Ciel.

<sup>2</sup> Gaia (la Terre en grec), puissance à la fécondité inépuisable, est considérée comme la « Mère universelle ». Elle s'incarne par la suite dans des divinités comme Cérès (*Déméter*) ou Cybèle, grande déesse de la Phrygie, toutes deux appelées « Grande Mère ».

<sup>3</sup> Fille d'Uranus, le ciel, et de *Gaia*, la Terre, Rhéa est donc la sœur de Saturne (*Cronos*) dont elle devient l'épouse.

***La Bible de Jérusalem, 'VII. Passion et résurrection', « L'Évangile selon saint Matthieu » dans Le Nouveau testament.***

**Complot contre Jésus.**

Et il advint, quand Jésus eut achevé tous ces discours, qu'il dit à ses disciples : « la Pâque, vous le savez, tombe dans deux jours, et le Fils de l'homme va être livré pour être crucifié ».

Alors les grands prêtres et les anciens du peuple s'assemblèrent dans le palais du Grand Prêtre, qui s'appelait Caïphe, et se concertèrent en vue d'arrêter Jésus par ruse et de le tuer. Ils disaient toutefois : « pas en pleine fête ; il faut éviter un tumulte parmi le peuple ».

**Préparatifs du repas pascal.**

Le premier jour des Azymes, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : « où veux-tu que nous te préparions de quoi manger la Pâque ? ». Il dit : « allez à la ville, chez un tel, et dites-lui : 'le Maître te fait dire : mon temps est proche, c'est chez toi que je vais faire la Pâque avec mes disciples ». Les disciples firent comme Jésus leur avait ordonné et préparèrent la Pâque.

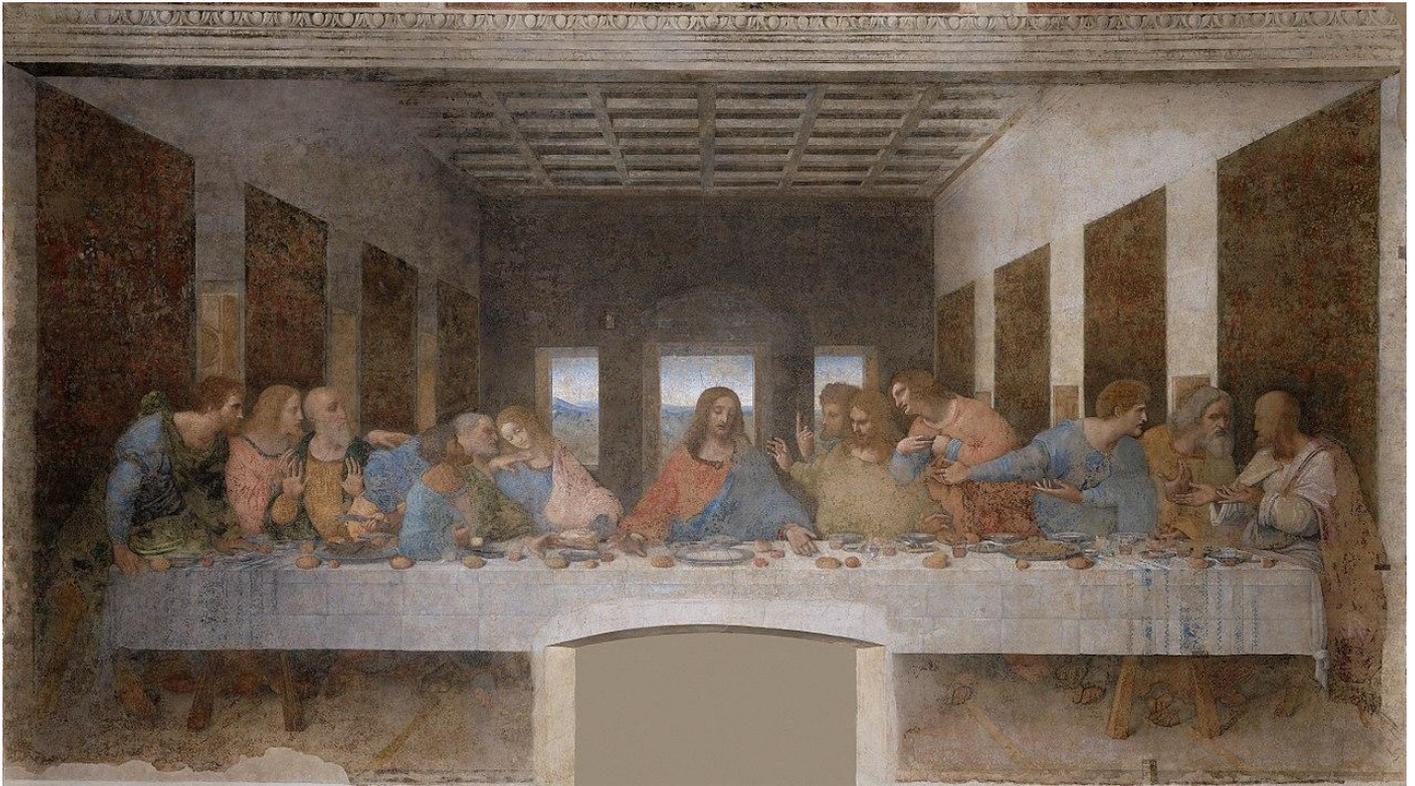
**Annnonce de la trahison de Judas.**

Le soir venu, il était à table avec les Douze. Et tandis qu'ils mangeaient, il dit : « en vérité je vous le dis, l'un de vous me livrera ». Fort attristés, ils se mirent chacun à lui dire : « serait-ce moi, Seigneur ? ». Il répondit : « quelqu'un qui a plongé avec moi la main dans le plat, voilà celui qui va me livrer ! Le Fils de l'homme s'en va selon qu'il est écrit de lui ; mais malheur à cet homme-là par qui le Fils de l'homme est livré ! Mieux eût valu pour cet homme-là de ne pas naître ! ». À son tour, Judas, celui qui allait le livrer, lui demanda : « serait-ce moi, Rabbi ? » – « tu l'as dit », répond Jésus.

**Institution de l'Eucharistie.**

Or, tandis qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna aux disciples en disant : « prenez, mangez, ceci est mon corps ». Puis, prenant une coupe, il rendit grâce et la leur donna en disant : « buvez-en tous ; car ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui va être répandu pour une multitude en rémission des péchés. Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce produit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai avec vous, nouveau, dans le Royaume de mon Père ».

**Léonard de Vinci (1452-1519), *La Cène* (1495-1498). Fresque murale, église Santa Maria, Milan.**



René Goscinny (1926-1977), *Astérix le Gaulois* (1959) ; *Astérix et le combat des chefs* (1965) ; *Astérix et les Normands* (1966) ; *Astérix chez les Belges* (1979).



**François Rabelais (1483-1553), « Chapitre 38. Comment Gargantua mangea six pèlerins en salade », *Gargantua* (1534).**

Notre sujet veut que nous racontions ce qui arriva à six pèlerins qui venaient de Saint-Sébastien, près de Nantes. Pour se loger, cette nuit-là, de peur des ennemis, ils s'étaient cachés au jardin sur les fanes de pois, entre les choux et les laitues.

Gargantua, qui se sentait quelque peu l'estomac creux, demanda si l'on pourrait trouver des laitues pour faire une salade ; apprenant qu'il y en avait qui étaient parmi les plus belles et les plus grandes du pays, car elles étaient grandes comme des pruniers ou des noyers, il voulut y aller lui-même et ramassa à la main ce que bon lui sembla. En même temps il ramassa les six pèlerins qui avaient une si grande peur qu'ils n'osaient parler ni tousser.

Comme il commençait par les laver à la fontaine, les pèlerins se disaient l'un à l'autre à voix basse : « que faut-il faire ? Nous nous noyons ici, au milieu de ces laitues. Parlerons-nous ? Oui mais si nous parlons, il va nous tuer comme espions ». Comme ils délibéraient ainsi, Gargantua les mit avec ses laitues dans un des plats de la maison, grand comme la tonne de Cîteaux, et commença à les manger avec huile, vinaigre et sel, pour se rafraîchir avant de souper. Il avait déjà avalé cinq des pèlerins. Le sixième restait dans le plat, caché sous une laitue et seul son bourdon dépassait. En le voyant, Grandgousier dit à Gargantua : « je crois que c'est là une corne de limaçon. Ne mangez pas ça.

– Pourquoi ? dit Gargantua. Ils sont bons tout ce mois-ci. »

Et, tirant le bourdon, il souleva en même temps le pèlerin et il le mangeait bel et bien. Puis il but une effrayante rasade de vin pineau et ils attendirent que l'on apprêtât le souper. Les pèlerins ainsi dévorés s'écartèrent du mieux qu'ils purent des meules de ses dents ; ils pensaient qu'on les avait jetés dans quelque basse fosse des prisons et, quand Gargantua but sa grande rasade, ils crurent se noyer dans sa bouche : le torrent de vin faillait les entraîner jusqu'au gouffre de son estomac. Toutefois, en sautant avec leurs bourdons comme font les pèlerins de Saint-Michel, ils se dégagèrent à la lisière des dents. Mais, par malheur, l'un d'eux, tâtant le terrain avec son bourdon pour savoir s'ils étaient en sécurité, frappa rudement dans le creux d'une dent gâtée et heurta le nerf de la mâchoire, ce qui causa une très vive douleur à Gargantua qui commença à crier, sous l'effet de la rage qu'il endurait. Donc, pour soulager son mal, il fit apporter son cure-dent et, sortant vers le noyer grollier, il vous dénicha messieurs les pèlerins, car il en extirpait un par les jambes, un autre par les épaules, un autre par la besace, un autre par la bourse, un autre par l'écharpe ; quant au pauvre hère qui l'avait frappé de son bourdon, il l'accrocha par la braguette ; toutefois, ce fut une chance pour lui, car il lui perça une enflure chancreuse qui le martyrisait depuis qu'ils avaient dépassé Ancenis.

C'est ainsi que les pèlerins dénichés s'enfuirent à travers les vignes au grand trot et que s'apaisa la douleur.

Au même moment, Gargantua fut appelé par Eudémon pour le souper, car tout était prêt.

« Je m'en vais donc, dit-il, pisser mon malheur ! »

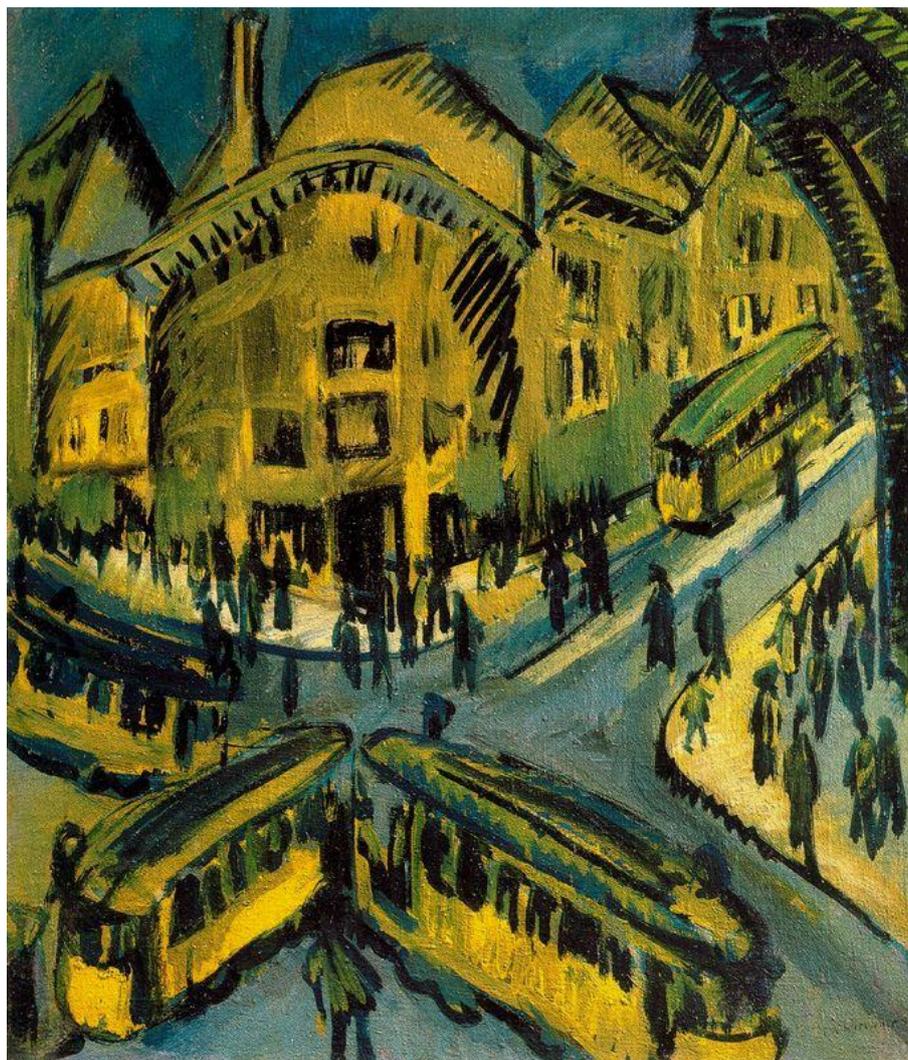
Alors il pissa si copieusement que l'urine coupa la route aux pèlerins, qui furent obligés de franchir la grande rigole. De là, passant par l'orée du petit bois, ils tombèrent tous, à l'exception de Fournilier, dans une fosse qu'on avait creusée en plein milieu du chemin pour prendre les loupes à la chausse-trape. Grâce à l'ingéniosité dudit Fournillier, qui rompit les liens et les cordages, ils purent s'en échapper. Sortis de là, ils couchèrent pour le reste de cette nuit dans une cabane près du Coudray où ils furent réconfortés de leur malheur grâce aux bonnes paroles de l'un de leurs compagnons, nommé Lasdaller, qui leur fit remarquer que cette mésaventure avait été prédite par David, dans les Psaumes :

« *Quand des hommes se dressèrent contre nous, peut-être nous auraient-ils engloutis tout vivants : c'est quand nous fûmes mangés en salade, à la croque au sel. Quand leur colère s'enflamma contre nous, alors les eaux nous auraient submergés : c'est quand il but la grande rasade. Notre âme a passé le torrent : c'est que nous avons franchi la grande rigole. Peut-être notre âme eût-elle franchi le flot irrésistible : c'est celui de son urine dont il nous coupa le chemin. Béni soit l'Éternel qui ne nous a pas livrés en proie à leurs crocs. Notre âme s'est échappée comme l'oiseau du filet des oiseleurs : c'est quand nous sommes tombés le piège [...].*

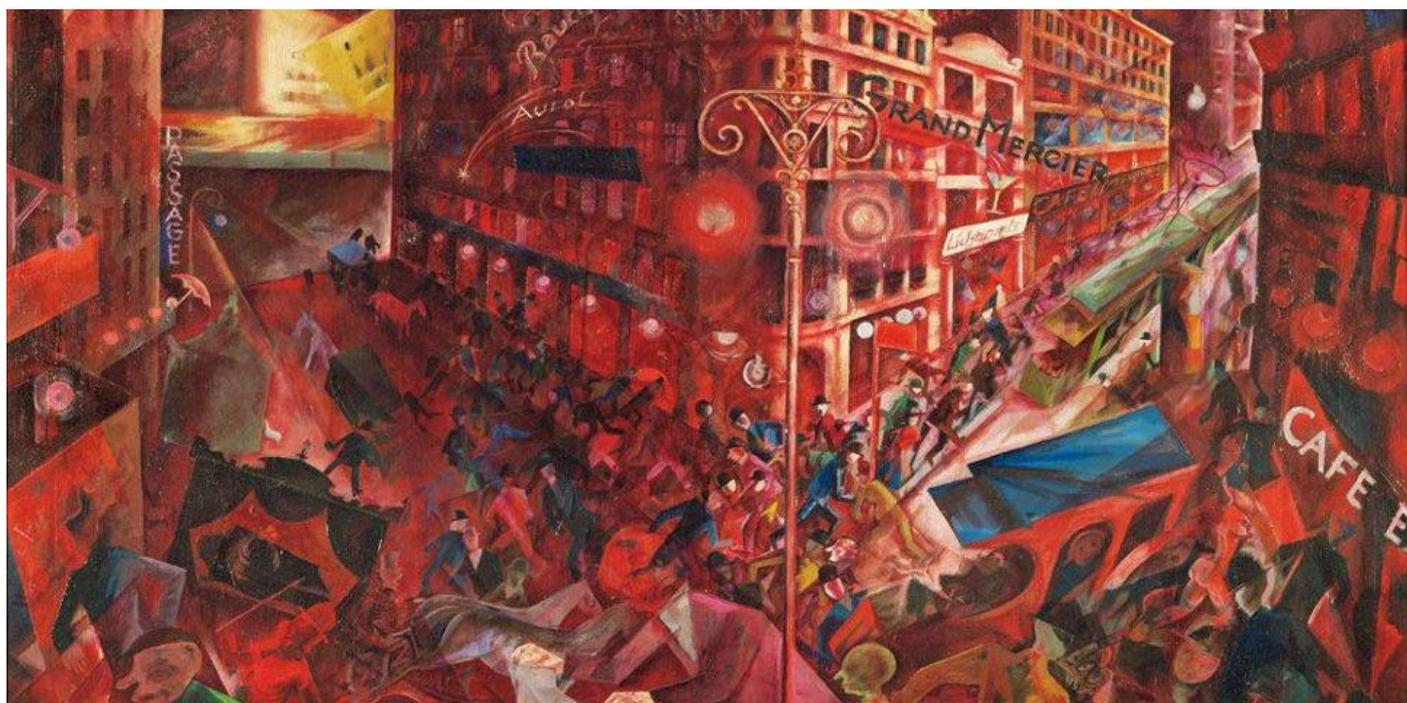
**Gustave Doré (1832-1883),  
*Le Repas de Gargantua* (1851).**



**Ernst Ludwig Kirchner (1880-1938), *Nollendorfplatz* (1912).**



**George Grosz (1893-1959), *Metropolis* (1916).**



**Victor Hugo (1802-1885), 'L'intestin du Léviathan', « Cinquième partie. Livre 2 », *Les Misérables* (1862).**

Paris jette par an vingt-cinq millions à l'eau. Et ceci sans métaphore. Comment, et de quelle façon ? Jour et nuit. Dans quel but ? Sans aucun but. Avec quelle pensée ? Sans y penser. Pourquoi faire ? Pour rien. Au moyen de quel organe ? Au moyen de son intestin. Quel est son intestin ? C'est son égout.

Vingt-cinq millions, c'est le plus modéré des chiffres approximatifs que donnent les évaluations de la science spéciale.

La science, après avoir longtemps tâtonné, sait aujourd'hui que le plus fécondant et le plus efficace des engrais, c'est l'engrais humain. Les Chinois, disons-le à notre honte, le savaient avec nous. Pas un paysan chinois, c'est Eckeberg qui le dit, ne va à la ville sans rapporter, aux deux extrémités de son bambou, deux seaux pleins de ce que nous nommons immondices ; grâce à l'engrais humain, la terre en Chine est encore aussi jaune qu'au temps d'Abraham. Le froment chinois rend jusqu'à cent vingt fois la semence. Il n'est aucun guano comparable en fertilité au détritüs d'une capitale. Une grande ville est le plus puissant des stercoraires. Employer la ville à fumer la plaine, ce serait une réussite certaine. Si notre or est fumier, en revanche, notre fumier est or.

### **Émile Zola (1840-1902), *La Curée* (1872).**

Quand on ouvrit la porte de la salle à manger, transformée en buffet, avec des dressoirs contre les murs et une longue table au milieu, chargé de viandes froides, ce fut une poussée, un écrasement. Un grand bel homme qui avait eu la timidité de garder son chapeau à la main, fut si violemment collé contre le mur, que le malheureux chapeau creva avec une plainte sourde. Cela fit rire. On se ruait sur les pâtisseries et les volailles truffées, en s'enfonçant les coudes dans les côtes, brutalement. C'était un pillage, les mains se rencontraient au milieu des viandes, et les laquais ne savaient à qui répondre, au milieu de cette bande d'hommes comme il faut, dont les bras tendus exprimaient la seule crainte d'arriver trop tard et de trouver les plats vides. Un vieux monsieur se fâcha, parce qu'il n'y avait pas de bordeaux, et que le champagne, assurait-il, l'empêchait de dormir.

« Doucement, messieurs, doucement, disait Baptiste de sa voix grave. Il y en aura pour tout le monde ! »

Mais on ne l'écoutait pas. La salle à manger était pleine, et des habits noirs inquiets se haussaient à la porte. Devant les dressoirs, des groupes stationnaient, mangeant vite, se serrant. Beaucoup avalaient sans boire, n'ayant pu mettre la main sur un verre. D'autres, au contraire, buvaient, en courant inutilement après un morceau de pain.

« Écoutez, dit M. Hupel de la Noue, que les Mignons et Charrier, las de mythologie, avaient entraîné au buffet, nous n'aurons rien, si nous ne faisons pas cause commune... C'est bien pis aux Tuileries, et j'y ai acquis quelque expérience... Chargez-vous de vin, je me charge de la viande ».

Le préfet guettait un gigot. Il allongea la main, au bon moment, dans une éclaircie d'épaules, et l'emporta tranquillement, après s'être bourré les poches de petits pains.

### **Émile Zola (1840-1902), *Le Ventre de Paris* (1873).**

Claude, tout en causant, hâtait le pas. Il ramena son compagnon [(Florent)] à la pointe Saint-Eustache. Celui-ci se laissa tomber sur un banc, près du bureau des omnibus, les jambes cassées de nouveau. L'air fraîchissait. Au fond de la rue Rambuteau, des lueurs roses marbraient le ciel laiteux, sabré, plus haut, par de grandes déchirures grises. Cette aube avait une odeur si balsamique, que Florent se crut un instant en pleine campagne, sur quelque colline. Mais Claude lui montra, de l'autre côté du banc, le marché aux aromates. Le long du carreau de la triperie, on eût dit des champs de thym, de lavande, d'ail, d'échalote ; et les marchands avaient enlacé, autour des jeunes platanes du trottoir, de hautes branches de laurier qui faisaient des trophées de verdure. C'était l'odeur puissante du laurier qui dominait.

Le cadran lumineux de Saint-Eustache pâlisait, agonisait, pareil à une veilleuse surprise par le matin. Chez les marchands de vin au fond des rues voisines, les becs de gaz s'éteignaient un à un, comme des

étoiles tombant dans de la lumière. Et Florent regardait les grandes Halles sortir de l'ombre, sortir du rêve, où il les avait vues, allongeant à l'infini leurs palais à jour. Elles se solidifiaient, d'un gris verdâtre, plus géantes encore, avec leur mâture prodigieuse, supportant les nappes sans fin de leurs toits. Elles entassaient leurs masses géométriques ; et, quand toutes les clartés intérieures furent éteintes, qu'elles baignèrent dans le jour levant, carrées, uniformes, elles apparurent comme une machine moderne, hors de toute mesure, quelque machine à vapeur, quelque chaudière destinée à la digestion d'un peuple, gigantesque ventre de métal, boulonné, rivé, fait de bois, de verre et de fonte, d'une élégance et d'une puissance de moteur mécanique, fonctionnant là, avec la chaleur du chauffage, l'étourdissement, le branle furieux des roues.

Mais Claude était monté debout sur le banc, d'enthousiasme. Il força son compagnon à admirer le jour se levant sur les légumes. C'était une mer. Elle s'étendait de la pointe Saint-Eustache à la rue des Halles, entre les deux groupes de pavillons. Et, aux deux bouts, dans les deux carrefours, le flot grandissait encore, les légumes submergeaient les pavés. Le jour se levait lentement, d'un gris très doux, lavant toutes choses d'une teinte claire d'aquarelle. Ces tas moutonnants comme des flots pressés, ce fleuve de verdure qui semblait couler dans l'encaissement de la chaussée, pareil à la débâcle des pluies d'automne, prenaient des ombres délicates et perlées, des violets attendris, des roses teintés de lait, des verts noyés dans des jaunes, toutes les pâleurs qui font du ciel une soie changeante au lever du soleil ; et, à mesure que l'incendie du matin montait en jets de flamme, au fond de la rue Rambuteau, les légumes s'éveillaient davantage, sortaient du grand bleuissement traînant à terre. Les salades, les laitues, les scaroles, les chicorées, ouvertes et grasses encore de terreau, montraient leurs cœurs éclatants ; les paquets d'épinards, les paquets d'oseille, les bouquets d'artichauts, les entassements de haricots et de pois, les empilements de romaines, liées d'un brin de paille, chantaient toute la gamme du vert, de la laque verte des cosses au gros vert des feuilles ; gamme soutenue qui allait en se mourant, jusqu'aux panachures des pieds de céleris et des bottes de poireaux. Mais les notes aiguës, ce qui chantait plus haut, c'étaient toujours les taches vives des carottes, les taches pures des navets, semées en quantité prodigieuse le long du marché, l'éclairant du bariolage de leurs deux couleurs. Au carrefour de la rue des Halles, les choux faisaient des montagnes ; les énormes choux blancs, serrés et durs comme des boulets de métal pâle ; les choux frisés, dont les grandes feuilles ressemblaient à des vasques de bronze ; les choux rouges, que l'aube changeait en des floraisons superbes, lie de vin, avec des meurtrissures de carmin et de pourpre sombre. À l'autre bout, au carrefour de la pointe Saint-Eustache, l'ouverture de la rue Rambuteau était barrée par une barricade de potirons orangés, sur deux rangs, s'étalant, élargissant leurs ventres. Et le vernis mordoré d'un panier d'oignons, le rouge saignant d'un tas de tomates, l'effacement jaunâtre d'un lot de concombres, le violet sombre d'une grappe d'aubergines, çà et là, s'allumaient ; pendant que de gros radis noirs, rangés en nappes de deuil, laissaient encore quelques trous de ténèbres au milieu des joies vibrantes du réveil. Claude battait des mains, à ce spectacle. Il trouvait « ces grendins de légumes » extravagants, fous, sublimes.

**Jules-Adrien de Lérue (1811-1898), *La Gastronomie* (1886).**

Tous les lieux, tous les temps, même toutes les tables  
Aux lois de l'estomac ne sont pas favorables.

[...]

Rien d'intime en ces lieux, que le désir ardent,  
Chez l'hôte, d'échanger trop vite votre argent  
Contre des mets douteux dont la mixture étrange  
Trop souvent en poison transforme ce qu'on mange.

[...]

On doit plaindre, où qu'on aille, un pauvre solitaire  
Dont l'appétit pressant n'a pour se satisfaire,  
Quand l'heure de pâture à l'oreille a sonné  
Pour ceux à qui l'État n'offre pas le diner,  
Que des logis publics et des foyers sans flamme ;  
La table sans amis, sans sourire et sans femme  
A beau nous présenter d'élégants attributs,  
S'orner de rares fleurs, se charger de tributs,  
Toujours y faillira la vertu séductrice  
Qui fait un vrai festin du plus humble service.

C'est là, dans ces milieux de franche intimité  
Que, le cœur attendri, l'estomac dilaté,  
Un convive, attendu même les jours de pluie,  
Trouve un accueil riant, une ample causerie.

**Giuseppe Arcimboldo (1526-1593),  
*L'Automne* (1573).**



**Honoré de Balzac (1799-1850), « Chapitre XIV », *Le Cousin Pons* (1847).**

Au moment où Pons rentrait machinalement chez lui, madame Cibot achevait le dîner de Schmucke. Ce dîner consistait en un certain ragoût, dont l'odeur se répandait dans toute la cour. C'était des restes de bœuf bouilli achetés chez un rôtisseur tant soit peu regrattier, et fricassés au beurre avec des oignons coupés en tranches minces, jusqu'à ce que le beurre fût absorbé par la viande et par les oignons, de manière à ce que ce mets de portier présentât l'aspect d'une friture. Ce plat, amoureusement concoctionné pour Cibot et Schmucke, entre qui la Cibot le partageait, accompagné d'une bouteille de bière et d'un morceau de fromage, suffisait au vieux maître de musique allemand. Et croyez bien que le roi Salomon, dans sa gloire, ne dînait pas mieux que Schmucke. Tantôt ce plat de bouilli fricassé aux oignons, tantôt des reliefs de poulet sauté, tantôt une persillade et du poisson à une sauce inventée par la Cibot, et à laquelle une mère aurait mangé son enfant sans s'en apercevoir, tantôt de la venaison, selon la qualité ou la quantité de ce que les restaurants du boulevard revendaient au rôtisseur de la rue Boucherat, tel était l'ordinaire de Schmucke, qui se contentait, sans mot dire, de tout ce que lui servait la *ponne montame Zipod*. Et, de jour en jour, la bonne madame Cibot avait diminué cet ordinaire jusqu'à pouvoir le faire pour la somme de vingt sous.

— Je vas savoir ce qui lui n'est arrivé, n'à ce pauvre cher homme, dit madame Cibot à son époux, car v'là le dîner de monsieur Schmucke tout paré.

Madame Cibot couvrit le plat de terre creux d'une assiette en porcelaine commune ; puis elle arriva, malgré son âge, à l'appartement des deux amis, au moment où Schmucke ouvrait à Pons.

— *Qu'as-tu, mon pon ami ?* dit l'Allemand effrayé par le bouleversement de la physionomie de Pons.

— Je te dirai tout ; mais je viens dîner avec toi...

— *Tinner ! tinner !* s'écria Schmucke enchanté. *Mais c'esdre imbossiple !* ajouta-t-il en pensant aux habitudes gastrolâtriques de son ami.

Le vieil Allemand aperçut alors madame Cibot qui écoutait, selon son droit de femme de ménage légitime. Saisi par une de ces inspirations qui ne brillent que dans le cœur d'un ami véritable, il alla droit à la portière, et l'emmena sur le palier :

— *Montame Zipod, ce pon Bons aime les ponnes chosses, hâlez au Catran Pleu, temandez ein bedid tinner vin : tes angeois, di magaroni ! Anvin ein rebas de Liquillis !*

— Qu'est-ce que c'est ? demanda madame Cibot.

— *Eh pien !* reprit Schmucke, *c'esde ti feau à la pourchoise ; ein pon boisson, eine poudeille te fin de Porteaux, dout ce qu'il y aura te meilleur en vriantise : gomme des grogouettes te risse ed ti lard vîmé ! Bayez ! ne tittes rien, che fus rentrai tutte l'archand temain madin.*

Schmucke rentra d'un air joyeux en se frottant les mains ; mais sa figure reprit graduellement une expression de stupéfaction, en entendant le récit des malheurs qui venaient de fondre en un moment sur le

cœur de son ami. Schmucke essaya de consoler Pons, en lui dépeignant le monde à son point de vue. Paris était une tempête perpétuelle, les hommes et les femmes y étaient emportés par un mouvement de valse furieuse, et il ne fallait rien demander au monde, qui ne regarde qu'à l'extérieur, « *ed bas à l'indérière* », dit-il. Il raconta pour la centième fois que, d'année en année, les trois seules écolières qu'il eût aimées, par lesquelles il était chéri, pour lesquelles il donnerait sa vie, de qui même il tenait une petite pension de neuf cents francs, à laquelle chacune contribuait pour une part égale d'environ trois cents francs, avaient si bien oublié, d'année en année, de le venir voir, et se trouvaient emportées par le courant de la vie parisienne avec tant de violence, qu'il n'avait pas pu être reçu par elles depuis trois ans, quand il se présentait. (Il est vrai que Schmucke se présentait chez ces grandes dames à dix heures du matin.) Enfin, les quartiers de ses rentes étaient payés chez des notaires.

— *Ed cebentant, c'esde tes cueirs t'or, reprit-il. Anvin, c'esd mes bedides saintes Céciles, tes phames jarmantes, montame de Bordentuère, montame de Fentenesse, montame Ti Dilet. Quante che les fois, c'esd aus Jambs-Elusées, sans qu'elles me foient... ed elles m'aiment pien, et che bourrais aller tinner chesse elles, elles seraient bien gondendes. Che beusse aller à leur gambagne ; mais je breffere te peaucoup edre afec mon hami Bons, barce que che le fois quant che feux, ed tus les churs.*

Pons prit la main de Schmucke, la mit entre ses mains, il la serra par un mouvement où l'âme se communiquait tout entière, et tous deux ils restèrent ainsi pendant quelques minutes, comme des amants qui se revoient après une longue absence.

— *Tinne izi, dus les churs !... reprit Schmucke, qui bénissait intérieurement la dureté de la présidente. Diens ! nus pricabraquerons ensemble, et le tiaple ne meddra jamais sa queu tan notre ménache.*

Pour l'intelligence de ce mot vraiment héroïque : *nous pricabraquerons ensemble !* il faut avouer que Schmucke était d'une ignorance crasse en Bric-à-braquologie. Il fallait toute la puissance de son amitié pour qu'il ne cassât rien dans le salon et dans le cabinet abandonnés à Pons pour lui servir de musée. Schmucke, appartenant tout entier à la musique, compositeur pour lui-même, regardait toutes les petites bêtises de son ami, comme un poisson, qui aurait reçu un billet d'invitation, regarderait une exposition de fleurs au Luxembourg. Il respectait ces œuvres merveilleuses à cause du respect que Pons manifestait en époussetant son trésor. Il répondait : « *Ui ! c'esde pien choli !* » aux admirations de son ami, comme une mère répond des phrases insignifiantes aux gestes d'un enfant qui ne parle pas encore. Depuis que les deux amis vivaient ensemble, Schmucke avait vu Pons changeant sept fois d'horloge en en troquant toujours une inférieure contre une plus belle. Pons possédait alors la plus magnifique horloge de Boule, une horloge en ébène incrustée de cuivres et garnie de sculptures, de la première manière de Boule. Boule a eu deux manières, comme Raphaël en a eu trois. Dans la première, il mariait le cuivre à l'ébène ; et, dans la seconde, contre ses convictions il sacrifiait à l'écaille ; il a fait des prodiges pour vaincre ses concurrents, inventeurs de la marqueterie en écaille. Malgré les savantes démonstrations de Pons, Schmucke n'apercevait pas la moindre

différence entre la magnifique horloge de la première manière de Boule et les dix autres. Mais, à cause du bonheur de Pons, Schmucke avait plus de soin de tous ces *prinporions* que son ami n'en prenait lui-même. Il ne faut donc pas s'étonner que le mot sublime de Schmucke ait eu le pouvoir de calmer le désespoir de Pons, car le : « *nus pricabraqueros !* » de l'Allemand voulait dire : « je mettrai de l'argent dans le bric-à-brac, si tu veux dîner ici ».

— Ces messieurs sont servis, vint dire avec un aplomb étonnant madame Cibot.

On comprendra facilement la surprise de Pons en voyant et savourant le dîner dû à l'amitié de Schmucke. Ces sortes de sensations, si rares dans la vie, ne viennent pas du dévouement continu par lequel deux hommes se disent perpétuellement l'un à l'autre : « tu as en moi un autre toi-même » (car on s'y fait) ; non, elles sont causées par la comparaison de ces témoignages du bonheur de la vie intime avec les barbaries de la vie du monde. C'est le monde qui lie à nouveau, sans cesse, deux amis ou deux amants, lorsque deux grandes âmes se sont mariées par l'amour ou par l'amitié. Aussi Pons essuya-t-il deux grosses larmes ! et Schmucke, de son côté, fut obligé d'essuyer ses yeux mouillés. Ils ne se dirent rien, mais ils s'aimèrent davantage, et ils se firent de petits signes de tête dont les expressions balsamiques pansèrent les douleurs du gravier introduit par la présidente dans le cœur de Pons. Schmucke se frottait les mains à s'emporter l'épiderme, car il avait conçu l'une de ces inventions qui n'étonnent un Allemand que lorsqu'elle est rapidement éclosée dans son cerveau congelé par le respect dû aux princes souverains.

— *Mon pon Bons ?* dit Schmucke.

— Je te devine, tu veux que nous dînions tous les jours ensemble...

— *Che fitrais edre assez ruche bir de vaire fifre tu les churs gomme ça...* répondit mélancoliquement le bon Allemand.

Madame Cibot, à qui Pons donnait de temps en temps des billets pour les spectacles du boulevard, ce qui le mettait dans son cœur à la même hauteur que son pensionnaire Schmucke, fit alors la proposition que voici :

— Pardine, dit-elle, pour trois francs, sans le vin, je puis vous faire tous les jours, pour vous deux, n'un dîner n'à licher les plats, et les rendre nets comme s'ils étaient lavés.

— *Le vrai est,* répondit Schmucke, *que che tine mieix afec ce que me guisine montame Zipod que les chens qui mangent le vrigod di Roi...*

Dans son espérance, le respectueux Allemand alla jusqu'à imiter l'irrévérence des petits journaux, en calomniant le prix fixe de la table royale.

— Vraiment ? dit Pons. Eh bien, j'essaierai demain !

En entendant cette promesse, Schmucke sauta d'un bout de la table à l'autre, en entraînant la nappe, les plats, les carafes, et saisit Pons par une étreinte comparable à celle d'un gaz s'emparant d'un autre gaz pour lequel il a de l'affinité.

— *Kel ponhire !* s'écria-t-il.

— Monsieur dînera tous les jours ici ! dit orgueilleusement madame Cibot attendrie.

Sans connaître l'événement auquel elle devait l'accomplissement de son rêve, l'excellente madame Cibot descendit à sa loge et y entra comme Josépha entre en scène dans *Guillaume Tell*. Elle jeta les plats et les assiettes, et s'écria : « Cibot, cours chercher deux demi-tasses, au *Café Turc* ! et dis au garçon de fourneau que c'est pour moi ! » Puis elle s'assit en se mettant les mains sur ses puissants genoux, et regardant par la fenêtre le mur qui faisait face à la maison, elle s'écria : « j'irai, ce soir, consulter madame Fontaine !... ».

### **Joris-Karl Huysmans (1848-1907), *À vau-l'eau* (1882).**

Il faudrait traverser l'eau pour dîner, se répétait M. Folantin, mais un profond dégoût le saisissait dès qu'il franchissait la rive gauche ; puis il avait peine à marcher avec sa jambe qui clochait, et il abominait les omnibus. Enfin, l'idée de faire des étapes, le soir, pour chercher pâture, l'horripila. Il préféra tâter de tous les marchands de vins, de tous les bouillons qu'il n'avait pas encore visités, dans les alentours de son domicile.

Et tout aussitôt il déserta le gargot où il mangeait d'habitude ; il hanta d'abord les bouillons, eut recours aux filles dont les costumes de sœur évoquent l'idée d'un réfectoire d'hôpital. Il y dîna quelques jours, et sa faim, déjà rabrouée par les grailonnants effluves de la pièce, se refusa à entamer des viandes insipides, encore affadies par les cataplasmes des chicorées et des épinards. Quelle tristesse dégageaient ces marbres froids, ces tables de poupées, cette immuable carte, ces parts infinitésimales, ces bouchées de pain ! Serrés en deux rangs placés en vis-à-vis, les clients paraissaient jouer aux échecs, disposant leurs ustensiles, leurs bouteilles, leurs verres, les uns au travers des autres, faute de place ; et, le nez dans un journal, M. Folantin enviait les solides mâchoires de ses partners qui broyaient les filaments des aloyaux dont les chairs fuyaient sous la fourchette. Par dégoût des viandes cuites au four, il se rabattait sur les œufs ; il les réclamait sur le plat et très cuits ; généralement, on les lui apportait presque crus et il s'efforçait d'éponger avec de la mie de pain, de recueillir avec une petite cuiller le jaune qui se noyait dans des tas de glaires. C'était mauvais, c'était cher et surtout c'était attristant. En voilà assez, se dit M. Folantin, essayons d'autre chose.

Mais partout il en était de même, les inconvénients variaient en même temps que les râteliers ; chez les marchands de vins distingués, la nourriture était meilleure, le vin moins âpre, les parts plus copieuses mais en thèse générale, le repas durait deux heures, le garçon étant occupé à servir les ivrognes postés en bas devant le comptoir ; d'ailleurs, dans ce déplorable quartier, la boustifaille se composait d'un ordinaire, de côtelettes et de biftecks qu'on payait bon prix parce que, pour ne pas vous mettre avec les ouvriers, le patron vous enfermait dans une salle à part et allumait deux branches de gaz.

Enfin, en descendant plus bas, en fréquentant les purs mannezingues<sup>1</sup> ou les bibines de dernier ordre, la compagnie était répulsive et la saleté stupéfiante ; la carne fétidait, les verres avaient des ronds de bouches encore marqués, les couteaux étaient dépolis et gras et les couverts conservaient dans leurs filets le jaune des œufs mangés.

M. Folantin se demanda si le changement était profitable, attendu que le vin était partout chargé de litharge<sup>2</sup> et coupé d'eau de pompe, que les œufs n'étaient jamais cuits comme on les désirait, que le viande était partout privée de suc, que les légumes cuits à l'eau ressemblaient partout aux vestiges des maisons centrales ; mais il s'entêta ; – à force de chercher, je trouverai peut-être, – et il continua à rôder par les cabarets, par les crémeries ; seulement, au lieu de se débilitier, sa lassitude s'accrut, surtout quand, descendant de chez lui, il aspirait, dans le escaliers, l'odeur des potages, il voyait des raies de lumière sous les portes, il rencontrait des gens venant de la cave, avec des bouteilles, il entendait des pas affairés courir dans les pièces ; tout, jusqu'au parfum qui s'échappait de la loge de son concierge, assis, les coudes sur la table, et la visière de sa casquette ternie par la buée montant de sa jatte de soupe, avivait ses regrets.

**Claude Monet (1840-1926), *Le Déjeuner* (1868).**



<sup>1</sup> Mannezingues : marchands de vin (argot).

<sup>2</sup> Litharge : protoxyde de plomb utilisé pour falsifier les vins aigres.

**Vincent Van Gogh (1853-1890), *Les Mangeurs de pommes de terre* (1885).**

**Paul Cézanne (1839-1906), *Les Joueurs de cartes* (1890).**



**Édouard Manet (1832-1883), *Le Déjeuner sur l'herbe* (1863).**

**Pierre-Auguste Renoir (1841-1919), *Le Déjeuner des canotiers* (1882).**



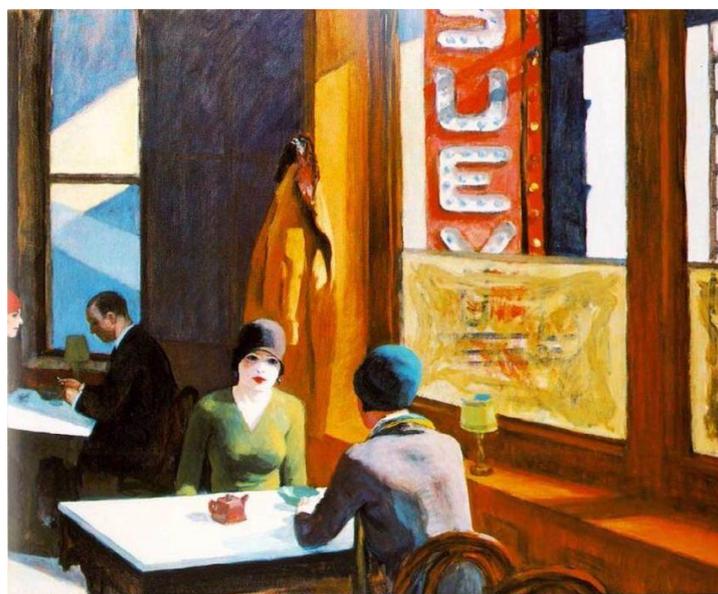
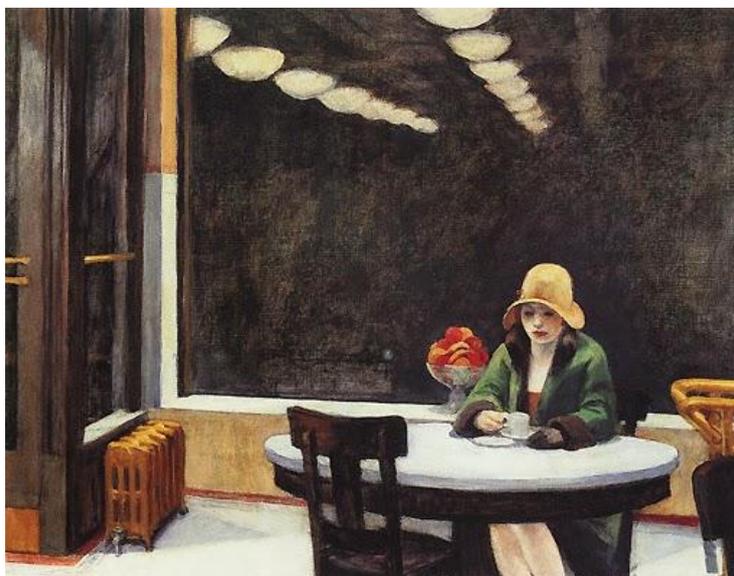
**Marcel Proust (1871-1922), « I. Combray », *Du côté de chez Swann* (1913).**

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les

vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? Pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière. Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence, de sa félicité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient. Je veux essayer de le faire réapparaître. Je rétrograde par la pensée au moment où je pris la première cuillerée de thé. Je retrouve le même état, sans une clarté nouvelle. Je demande à mon esprit un effort de plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et, pour que rien ne brise l'élan dont il va tâcher de la ressaisir, j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine. Mais sentant mon esprit qui se fatigue sans réussir, je le force au contraire à prendre cette distraction que je lui refusais, à penser à autre chose, à se refaire avant une tentative suprême. Puis une deuxième fois, je fais le vide devant lui, je remets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré à une grande profondeur ; je ne sais pas ce que c'est, mais cela monte lentement ; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées. Certes, ce qui palpite ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément ; à peine si je perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées ; mais je ne peux distinguer la forme, lui demander, comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit. Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit ? Dix fois il me faut recommencer,

me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine. Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté ; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ; peut-être parce que, de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé ; les formes – et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel sous son plissage sévère et dévot – s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir. Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce plan tronqué que seul j'avais revu jusque-là) ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés, s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé.

**Edward Hopper (1882-1967), *Nighthawks* (1942) ; *Automat* (1927) ; *Chop suey* (1929).**



**Graham Greene (1904-1991), « Chapitre VII. Livre premier », *La Fin d'une liaison* (1951).**

Une semaine entière s'écoula après le baiser maladroit de Maiden Lane, avant que j'appelle Sarah au téléphone. Elle avait dit incidemment, en déjeunant, qu'elle allait rarement au cinéma parce qu'Henry n'aimait pas cela. Un film tiré d'un de mes livres passait au Warner : en partie pour me faire valoir, en partie parce qu'il me semblait que, par pure courtoisie, ce baiser devait être suivi d'autre chose, en partie aussi parce que je continuais de m'intéresser à la vie conjugale d'un fonctionnaire civil, je demandai à Sarah de m'y accompagner.

– Je suppose qu'il est inutile d'inviter Henry ?

– Tout à fait inutile.

– Il pourrait venir nous rejoindre à la sortie et nous irions souper ensemble.

– Il rapporte beaucoup de travail à faire à la maison. Il y a un monstre libéral qui se prépare à interpellier à la Chambre, la semaine prochaine, sur la question des veuves.

Ainsi l'on pourrait dire que ce libéral – je crois que c'était un Gallois du nom de Lewis – nous tint la chandelle ce soir-là.

Le film n'était pas bon, et par moments il m'était extrêmement pénible de voir certaines situations, qui m'avaient paru si réelles, déformées jusqu'à ne plus donner que les *clichés* ordinaires de l'écran. Je regrettai d'y avoir amené Sarah. Je lui avais dit au début : « vous savez, ce n'est pas du tout ce que j'ai écrit », mais je ne pouvais continuer à le lui répéter. Elle posa sa main sur la mienne pour me montrer sa sympathie, et à partir de ce moment nous demeurâmes unis par cette innocente étreinte, propre aux enfants et aux amoureux. Puis, d'une façon brusque, inattendue, et pendant quelques minutes seulement, le film devint vivant. J'oubliai que l'histoire était de moi et que (pour une fois) le dialogue était le mien et je fus sincèrement pris par la vérité d'une petite scène qui se passait dans un restaurant bon marché. L'amant avait commandé un steak aux oignons et la jeune femme hésitait, car son mari n'aimant pas l'odeur de l'oignon ; l'amant qui comprenait la raison secrète de son hésitation était blessé et furieux qu'elle lui rappelât ainsi l'image de l'étreinte qui l'attendait inévitablement à son retour au foyer conjugal. La scène « rendait » : j'avais voulu créer une atmosphère de passion à l'aide d'un épisode simple et trivial, sans la moindre rhétorique de mots ou d'action, et le résultat était obtenu. Pendant quelques secondes, je fus heureux : ça, c'était écrit ; je ne m'intéressais plus au reste du monde. J'avais envie de rentrer chez moi et de relire cette scène. Je brûlais de me remettre au travail sur quelque chose de neuf. Je regrettais, oh ! comme je regrettais d'avoir invité Sarah à dîner.

Plus tard, nous étions revenus chez Rule, le garçon était allé chercher nos steaks, et Sarah me dit :

– Il y a une scène, du moins que vous avez écrite.

– Oui.

– Celle des oignons.

Au même moment, on posa un plat d'oignons sur notre table, et je demandai à Sarah (de toute la soirée l'idée de la désirer ne m'avait pas effleuré l'esprit) :

– Henry est-il gêné par l'odeur des oignons ?

– Oh ! oui. Il ne peut pas en souffrir. Les aimez-vous ?

– Oui.

Elle me servit, puis en prit elle-même.

Est-il possible de tomber amoureux devant un plat d'oignons ? Cela semble improbable et pourtant je puis jurer que c'est exactement à ce moment-là que je tombai amoureux. Les oignons, naturellement, n'en furent pas seuls la cause, mais j'eus la brusque révélation d'une personnalité féminine, douée d'une franchise qui si souvent dans la suite devait me rendre tantôt heureux et tantôt malheureux. J'avançai la main sous la nappe et la posai sur son genou, et sa main vint maintenir la mienne à cette place.

– Ce steak est bon, dis-je.

Et sa réponse parvint à mon oreille comme de la poésie :

– C'est le meilleur que j'aie jamais mangé.

Il n'y eut pas de poursuite galante, pas de séduction. Nous laissâmes la moitié de ce si excellent steak sur nos assiettes et le tiers du bordeaux dans la bouteille, et quand nous nous retrouvâmes dans Maiden Lane, nous avions tous les deux le même projet en tête. Au même endroit, très exactement, près de l'entrée et de la grille, nous échangeâmes un baiser.

– Je suis tombé amoureux, dis-je.

– Moi aussi.

### **Stefan Zweig (1881-1942), *Lettre d'une inconnue* (1922).**

Mais l'heure tant attendue vint pourtant, elle vint encore une fois, une dernière fois dans ma vie perdue. C'était, il y a exactement un an, le lendemain de ton anniversaire. Chose étrange, je n'avais cessé de penser à toi, car cet anniversaire, je le célèbre toujours comme une fête. J'étais déjà sortie de très grand matin, et j'avais acheté les roses blanches que je te faisais envoyer tous les ans en souvenir d'un moment que tu avais oublié. L'après-midi, j'allai promener l'enfant ; je le conduisis à la pâtisserie Demel, et le soir, je le menai au théâtre. Je voulais que, lui aussi, en quelque manière, dès sa jeunesse, considérât ce jour, sans qu'il en connût la signification, comme une fête mystique. Ensuite, je passai le lendemain avec l'ami que j'avais à cette époque, un jeune et riche industriel de Brünn, avec qui je vivais depuis déjà deux années, qui me gâtait et m'idolâtrait. Celui-là aussi voulait m'épouser, mais de même qu'aux autres, je lui avais sans apparence de raisons opposé un refus, bien qu'il nous comblât de cadeaux, l'enfant et moi, et qu'il fût digne lui-même

d'être aimé pour sa bonté, un peu épaisse et soumise. Nous allâmes ensemble à un concert, où nous rencontrâmes des gens forts gais ; nous soupâmes dans un restaurant de la Ringstrasse, et là, parmi les rires et les bavardages, je proposai d'aller dans un *dancing*, le Tabarin. D'ordinaire, ce genre d'établissements, avec leur gaieté factice et abreuvée d'alcool, m'était antipathique, comme tout ce qu'on appelle « la noce », et toujours ceux qui proposaient des distractions de cet ordre rencontraient mon refus. Mais cette fois-ci – je croyais sentir en moi une puissance magique impénétrable, qui me fit soudain lancer inconsciemment ma proposition, et chacun s'y rallia avec une joyeuse excitation, – j'éprouvais tout à coup un désir inexplicable, comme si quelque chose de particulier m'attendait en cet endroit. Habités à m'être agréable, tous se levèrent, et nous allâmes au Tabarin. Nous bûmes du champagne, et subitement une joie tout à fait folle s'empara de moi, une joie presque douloureuse même, comme je n'en avais jamais connu. Je buvais et buvais, chantant comme les autres les chansons grivoises, et j'éprouvais un besoin presque irrésistible de danser de m'amuser. Soudain – on eût dit que quelque de froid ou de brûlant s'était posé sur mon cœur – je sursautai : tu étais assis avec des amis à la table voisine et tu portais sur moi un regard d'admiration et de désir, ce regard qui toujours m'a remuée jusqu'au tréfonds de l'âme. Pour la première fois depuis dix ans, tes yeux s'attachaient de nouveau sur moi de toute la force inconsciente et passionnée de ton être. Je tremblais. Le verre que je tenais levé faillit tomber de mes mains. Heureusement, mes compagnons de table ne s'aperçurent pas de mon trouble, qui s'effaça dans le bruit des rires et de la musique.

Ton regard devenait de plus en plus brûlant et me plongeait tout entière dans un brasier. Je ne savais pas si tu m'avais enfin, enfin reconnue ou si tu me désirais comme une femme que tu n'aurais pas encore tenue dans tes bras, comme une autre, comme une étrangère. Le sang me montait aux joues, et je répondais distraitemment aux personnes qui étaient avec moi. Tu avais remarqué sans doute combien ton regard me troublait. D'un signe de tête, imperceptible pour les autres, tu me demandas de bien vouloir sortir un instant dans le vestibule. Puis tu réglas l'addition de façon ostensible ; tu pris congé de tes amis et sortis, non sans m'avoir préalablement fait signe encore une fois que tu m'attendais dehors. Je tremblais comme si j'avais été en proie au froid ou à la fièvre. Je ne pouvais plus répondre à aucune question ; je me trouvais dans l'impossibilité de maîtriser mon sang en ébullition. Le hasard voulut que, précisément à ce moment-là, un couple de Noirs commençât une nouvelle et étrange danse, en frappant des talons et en poussant des cris aigus. Tout le monde avait les yeux sur eux ; je mis cette seconde à profit. Je me levai, dis à mon ami que je revenais aussitôt, et je te suivis.

**Henri Michaux (1899-1984), « II. Plume au restaurant », *Un certain Plume* (1930).**

Plume déjeunait au restaurant, quand le maître d'hôtel s'approcha, le regarda sévèrement et lui dit d'une voix basse et mystérieuse : « ce que vous avez là dans votre assiette ne figure *pas* sur la carte ».

Plume s'excusa aussitôt.

– Voilà, dit-il, étant pressé, je n'ai pas pris la peine de consulter la carte. J'ai demandé à tout hasard une côtelette, pensant que peut-être il y en avait, ou que sinon on en trouverait aisément dans le voisinage, mais prêt à demander tout autre chose si les côtelettes faisaient défaut. Le garçon, sans se montrer particulièrement étonné, s'éloigna et me l'apporta peu après et voilà...

Naturellement, je la paierai le prix qu'il faudra. C'est un beau morceau, je ne le nie pas. Je le paierai son prix sans hésiter. Si j'avais su, j'aurais volontiers choisi une autre viande ou simplement un œuf, de toute façon maintenant je n'ai plus très faim. Je vais vous régler immédiatement.

Cependant, le maître d'hôtel ne bouge pas. Plume se trouve atrocement gêné. Après quelque temps relevant les yeux... hum ! c'est maintenant le chef de l'établissement qui se trouve devant lui.

Plume s'excusa aussitôt.

– J'ignorais, dit-il, que les côtelettes ne figuraient pas sur la carte. Je ne l'ai pas regardée, parce que j'ai la vue fort basse, et que je n'avais pas mon pince-nez sur moi, et puis, lire me fait toujours un mal atroce. J'ai demandé la première chose qui m'est venue à l'esprit, et plutôt pour amorcer d'autres propositions que par goût personnel. Le garçon sans doute préoccupé n'a pas cherché plus loin, il m'a apporté ça, et moi-même d'ailleurs tout à fait distrait je me suis mis à manger, enfin... je vais vous payer à vous-même puisque vous êtes là.

Cependant, le chef de l'établissement ne bouge pas. Plume se sent de plus en plus gêné. Comme il lui tend un billet, il voit tout à coup la manche d'un uniforme ; c'était un agent de police qui était devant lui.

Plume s'excusa aussitôt.

– Voilà, il était entré là pour se reposer un peu. Tout à coup, on lui crie à brûle-pourpoint : « et pour Monsieur ? Ce sera..? » – « oh... un bock », dit-il. « Et après..? » cria le garçon fâché ; alors plutôt pour s'en débarrasser que pour autre chose : « eh bien, une côtelette ! ».

Il n'y songeait déjà plus, quand on la lui apporta dans une assiette ; alors, ma foi, comme c'était là devant lui...

– Écoutez, si vous vouliez essayer d'arranger cette affaire, vous seriez bien gentil. Voici pour vous.

Et il lui tend un billet de cent francs. Ayant entendu des pas s'éloigner, il se croyait déjà libre. Mais c'est maintenant le commissaire de police qui se trouve devant lui.

Plume s'excusa aussitôt.

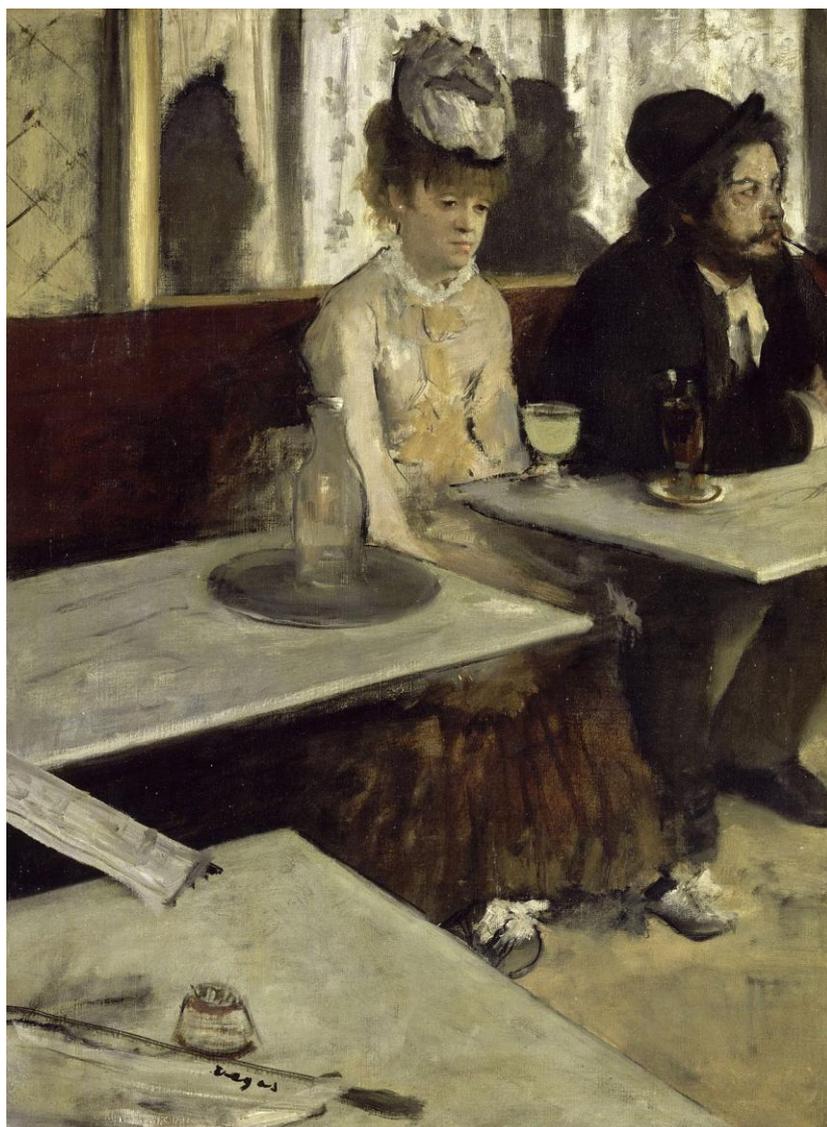
– Il avait pris un rendez-vous avec un ami. Il l'avait vainement cherché toute la matinée. Alors comme il savait que son ami en revenant du bureau passait par cette rue, il était entré ici, avait pris une table près de la fenêtre et comme d'autre part l'attente pouvait être longue et qu'il ne voulait pas avoir l'air de reculer devant la dépense, il avait commandé une côtelette ; pour avoir quelque chose devant lui. Pas un instant il ne songeait à consommer. Mais l'ayant devant lui, machinalement, sans se rendre compte le moins du monde de ce qu'il faisait, il s'était mis à manger.

Il faut savoir que pour rien au monde il n'irait au restaurant. Il ne déjeune que chez lui. C'est un principe. Il s'agit ici d'une pure distraction, comme il peut en arriver à tout homme énervé, une inconscience passagère ; rien d'autre.

Mais le commissaire, ayant appelé au téléphone le chef de la sûreté : « allons, dit-il à Plume en lui tendant l'appareil. Expliquez-vous une bonne fois. C'est votre seule chance de salut ». Et un agent le poussant brutalement lui dit : « il s'agira maintenant de marcher droit, hein ? ». Et comme les pompiers faisaient leur entrée dans le restaurant, le chef d'établissement lui dit : « voyez quelle perte pour mon établissement. Une vraie catastrophe ! ». Et il montrait la salle que tous les consommateurs avaient quittée en hâte.

Ceux de la Secrète lui disaient : « ça va chauffer, nous vous prévenons. Il vaudra mieux confesser toute la vérité. Ce n'est pas notre première affaire, croyez-le. Quand ça commence à prendre cette tournure, c'est que c'est grave ».

Cependant, un grand rustre d'agent par-dessus son épaule lui disait : « écoutez, je n'y peux rien. C'est l'ordre. Si vous ne parlez pas dans l'appareil, je cogne. C'est entendu ? Avouez ! Vous êtes prévenu. Si je ne vous entends pas, je cogne ».



**Edgar Degas (1834-1917),  
*L'Absinthe* (1875).**

**Eugène Ionesco (1909-1994), scène I, *La Cantatrice chauve* (1950).**

*Intérieur bourgeois anglais, avec des fauteuils anglais. Soirée anglaise. M. Smith, Anglais, dans son fauteuil et ses pantoufles anglais, fume sa pipe anglaise et lit un journal anglais, près d'un feu anglais. Il a des lunettes anglaises, une petite moustache grise, anglaise. À côté de lui, dans un autre fauteuil anglais, Mme Smith, Anglaise, raccommode des chaussettes anglaises. Un long moment de silence anglais. La pendule anglaise, frappe dix-sept coups anglais.*

MME SMITH : Tiens, il est neuf heures. Nous avons mangé de la soupe, du poisson, des pommes de terre au lard, de la salade anglaise. Les enfants ont bu de l'eau anglaise. Nous avons bien mangé, ce soir. C'est parce que nous habitons dans les environs de Londres et que notre nom est Smith...

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

MME SMITH : Les pommes de terre sont très bonnes avec le lard, l'huile de la salade n'était pas rance. L'huile de l'épicier du coin est de bien meilleure qualité que l'huile de l'épicier d'en face, elle est même meilleure que l'huile de l'épicier d'en bas de la côte. Mais je ne veux pas dire que leur huile à eux soit mauvaise.

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

MME SMITH : Pourtant, c'est toujours l'huile de l'épicier du coin qui est la meilleure...

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

MME SMITH : Mary a bien cuit les pommes de terre, cette fois-ci. La dernière fois elle ne les avait pas bien fait cuire. Je ne les aime que lorsqu'elles sont bien cuites.

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

MME SMITH : Le poisson était frais. Je m'en suis léché les babines. J'en ai pris deux fois. Non, trois fois. Ça me fait aller aux cabinets. Toi aussi tu en as pris trois fois. Cependant la troisième fois, tu en as pris moins que les deux premières fois, tandis que moi j'en ai pris beaucoup plus. J'ai mieux mangé que toi, ce soir. Comment ça se fait ? D'habitude, c'est toi qui manges le plus. Ce n'est pas l'appétit qui te manque.

M. SMITH, *fait claquer sa langue.*

MME SMITH : Cependant, la soupe était peut-être un peu trop salée. Elle avait plus de sel que toi. Ha ! Ha ! Ha ! Elle avait aussi trop de poireaux et pas assez d'oignons. Je regrette de ne pas avoir conseillé à Mary d'y ajouter un peu d'anis étoilé. La prochaine fois, je saurai m'y prendre.

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

MME SMITH : Notre petit garçon aurait bien voulu boire de la bière, il aimera s'en mettre la lampe, il te ressemble. Tu as vu à table, comme il visait la bouteille ? Mais moi, j'ai versé dans son verre de l'eau de la carafe. Il avait soif et il l'a bu. Hélène me ressemble : elle est bonne ménagère, économe, joue du piano.

Elle ne demande jamais à boire de la bière anglaise. C'est comme notre petite fille qui ne boit que du lait et ne mange que de la bouillie. Ça se voit qu'elle n'a que deux ans. Elle s'appelle Peggy.

La tarte aux coings et aux haricots a été formidable. On aurait bien fait peut-être de prendre, au dessert, un petit verre de vin de Bourgogne australien mais je n'ai pas apporté le vin à table afin de ne pas donner aux enfants une mauvaise preuve de gourmandise. Il faut leur apprendre à être sobre et mesuré dans la vie.

**Nicolas Bouvier (1929-1998), *L'Usage du monde* (1963).**

Assez d'argent pour vivre neuf semaines. Ce n'est qu'une petite somme mais c'est beaucoup de temps. Nous nous refusons tous les luxes sauf le plus précieux : la lenteur. Le toit ouvert, les gaz à main légèrement tirés, assis sur le dossier des fauteuils et un pied sur le volant, on chemine paisiblement à vingt kilomètres-heure à travers des paysages qui ont l'avantage de ne pas changer sans avertir ou à travers des nuits de pleine lune qui sont riches en prodiges : lucioles, cantonniers en babouches, modiques bals de village sous trois peupliers, calmes rivières dont le passeur n'est pas levé et le silence si parfait que le son de votre klaxon vous fait tressaillir. Puis le jour se lève et le temps ralentit. On a trop fumé, on a faim, on passe au large d'épiceries encore cadenassées en mâchant sans l'avaler un morceau de pain retrouvé au fond du coffre, dans les outils. Vers les huit heures, la lumière devient meurtrière il faut ouvrir l'œil au passage des hameaux à cause de ces vieux éblouis, en bonnet de police, enclins à traverser devant la route d'un grand saut maladroit juste devant la voiture. Vers midi les freins, les crânes, le moteur chauffent. Si désolé que soit le paysage, il y a toujours un bouquet de saules sous lequel on peut s'endormir, les mains derrière la nuque.

Ou une auberge. Imaginez une salle aux murs bombés, aux rideaux déchirés, fraîche comme une cave où les mouches bourdonnent dans une forte odeur d'oignon. Là, la journée trouve son centre ; les coudes sur la table on fait l'inventaire, on se raconte la matinée comme si chacun l'avait vécue de son côté. L'humeur du jour qui était répartie sur des hectares de campagne se concentre dans les premières gorgées de vin, dans la nappe de papier qu'on crayonne, dans les mots qu'on prononce. Une salivation émotive accompagne l'appétit, qui prouve à quel point dans la vie de voyage, les nourritures du corps et celles de l'esprit ont partie liée. Projets et mouton grillé, café turc et souvenirs.

La fin du jour est silencieuse. On a parlé son saoul en déjeunant. Porté par le chant du moteur et le défilement du paysage, le flux du voyage vous traverse, et vous éclaire la tête.

**John Ronald Reuel Tolkien (1892-1973), « Une réception inattendue », *Bilbo le hobbit* (1937).**

Le lendemain, il avait complètement oublié Gandalf. Il n'avait pas très bonne mémoire des choses, à moins de les inscrire sur son agenda, comme ceci : *Thé Gandalf mercredi*. La veille, il était trop agité pour rien faire de la sorte.

Juste avant l'heure du thé, une retentissante sonnerie se fit entendre à la porte, et alors il se souvint ! Il se précipita pour mettre la bouilloire à chauffer, sortir une seconde tasse et un ou deux gâteaux supplémentaires ; puis il courut à la porte.

– Excusez-moi de vous avoir fait attendre ! allait-il dire, quand il vit que ce n'était nullement Gandalf, mais un nain avec une barbe bleue passée dans une ceinture dorée et des yeux très brillants sous son capuchon vert foncé.

Aussitôt la porte ouverte, il entra tout comme s'il fût attendu. Il suspendit son capuchon à la patère la plus proche et dit avec un profond salut

– Dwalin pour vous servir !

– Bilbo Baggins à votre disposition ! dit le hobbit, trop surpris sur le moment pour poser des questions.

Le silence qui suivit devenant gênant, il ajouta :

– J'étais sur le point de prendre le thé ; venez le partager avec moi je vous en prie.

C'était dit d'un ton peut-être un peu raide, mais il n'y mettait aucune mauvaise intention. Et que feriez-vous si un nain non invité venait suspendre ses effets dans votre vestibule sans un mot d'explication ?

Ils n'étaient pas à table depuis bien longtemps (à peine, en fait, en étaient-ils au troisième gâteau), quand il y eut un nouveau coup de sonnette, plus fort encore que le premier.

– Excusez-moi ! dit le hobbit.

Et il s'en fut répondre à la porte.

– Ainsi vous voilà enfin !

C'était ce qu'il s'apprêtait à dire à Gandalf, cette fois. Mais il n'y avait pas là de Gandalf. À sa place, se tenait sur le seuil un nain d'aspect âgé, avec une barbe blanche et un capuchon écarlate ; et lui aussi entra d'un pas sautillant aussitôt la porte ouverte, tout comme s'il avait été invité.

– Je vois qu'ils ont déjà commencé d'arriver, dit-il en apercevant au portemanteau le capuchon vert de Dwalin.

Il suspendit à côté son manteau rouge et dit, la main sur le cœur :

– Balin, pour vous servir !

– Merci ! répondit Bilbo, suffoqué.

Ce n'était pas exactement ce qu'il eût convenu de dire, mais le « ils ont commencé d'arriver » l'avait grandement troublé. Il aimait recevoir des visiteurs, mais il aimait aussi les connaître avant leur arrivée, et il

préférerait les inviter lui-même. La pensée affreuse lui vint que les gâteaux pourraient manquer et alors - en tant qu'hôte, il connaissait son devoir et s'y tenait, quelque pénible que ce fût - il lui faudrait peut-être s'en passer.

– Venez prendre le thé ! parvint-il à dire en respirant profondément.

– Je préférerais un peu de bière si cela vous est égal, mon bon monsieur, dit Balin à la barbe blanche. Mais je veux bien du gâteau - du gâteau à l'anis, si vous en avez.

– Des quantités ! répondit Bilbo, à sa propre surprise.

Il s'aperçut en même temps qu'il courait à la cave pour emplir une chope d'une pinte puis à la dépense pour chercher deux magnifiques gâteaux ronds à l'anis qu'il avait fait cuire dans l'après-midi comme friandise d'après le dîner.

À son retour, Balin et Dwalin bavardaient à table comme de vieux amis (de fait, ils étaient frères). Bilbo posait avec quelque brusquerie la bière et le gâteau devant eux, quand retentit derechef un violent coup de sonnette, puis un autre.

« C'est Gandalf, pour sûr, cette fois », pensa-t-il en courant, haletant dans le couloir.

Mais non ; c'était encore deux nains, tous deux portant des capuchons bleus, des ceintures d'argent et des barbes blondes ; et tous deux avaient à la main un sac d'outils et une pelle. Aussitôt la porte entrebâillée, ils entrèrent en sautillant - Bilbo fut à peine surpris.

– Que puis-je pour vous, mes braves nains...? demanda-t-il.

– Kili, pour vous servir ! dit l'un.

– Fili ! ajouta l'autre, tandis que tous deux rabattaient leur capuchon bleu et s'inclinaient.

– A votre service et à celui de votre famille ! répondit Bilbo, observant cette fois les convenances.

– Je vois que Dwalin et Balin sont déjà là, dit Kili. Allons rejoindre la foule.

« La foule ! pensa M. Baggins. Je n'aime pas trop cela. Il faut vraiment que je m'asseye une minute pour rassembler mes esprits et boire quelque chose. »

Il n'avait encore avalé qu'une petite gorgée - dans le coin, tandis que les quatre nains, assis au tour de la table, parlaient de mines, d'or, de difficultés avec les gobelins, de déprédations commises par des dragons et de quantité d'autres choses qu'il ne comprenait pas et qu'il ne désirait pas comprendre, car elles paraissaient beaucoup trop aventureuses – quand, *ding-dong-a-ling-dang* voilà que sa sonnette retentit derechef, comme si quelque petit hobbit s'évertuait à en arracher la poignée.

– Il y a quelqu'un à la porte ! dit-il, cillant.

– Quatre, m'est avis d'après le son, dit Fili. D'ailleurs, nous les avons vus venir au loin derrière nous.

Le pauvre petit hobbit s'assit dans le vestibule et mit sa tête dans ses mains, se demandant ce qui allait arriver et s'ils allaient tous rester pour dîner. Mors, la sonnette retentit plus fortement que jamais et il dut courir à la porte. Ils n'étaient pas quatre finalement, mais CINQ. Un autre nain était arrivé pendant qu'il se

posait des questions dans le vestibule. À peine avait-il tourné le bouton qu'ils étaient tous entrés et qu'ils saluaient en disant l'un après l'autre : « Pour vous servir. » Ils s'appelaient Dori, Nori, Ori, Oïin et Gloïin ; presque aussitôt deux capuchons pourpres, un gris, un brun, et un blanc se trouvèrent suspendus aux patères, et ils allèrent retrouver les autres à la queue leu leu, leurs larges mains enfoncées dans leurs ceintures or ou argent. Cela faisait déjà presque une foule. Certains demandaient de la bière blonde, d'autres de la brune, un du café, et tous des gâteaux ; aussi, le hobbit fut-il très occupé durant un moment.

Un grand pot de café venait d'être installé dans l'âtre, les gâteaux à l'anis avaient disparu et les nains s'attaquaient à une assiette de scones beurrés, quand vint un rude « pan-pan » sur la belle porte verte du hobbit. Quelqu'un cognait avec une canne !

Bilbo se précipita dans le vestibule, très mécontent, mais en même temps abasourdi et troublé - c'était le mercredi le plus embarrassant de tous ceux dont il eût souvenance. Il ouvrit la porte d'un mouvement si brusque qu'il s'écroulèrent tous l'un sur l'autre à l'intérieur. Encore des nains, quatre de plus ! Et derrière, il y avait Gandalf qui, appuyé sur son bâton, était agité d'un grand rire. Il avait fait une véritable encoche sur la belle porte ; il avait également supprimé, soit dit en passant, la marque secrète qu'il y avait tracée la veille au matin.

– Tout doux ! Tout doux ! dit-il. Ce n'est pas dans votre manière, Bilbo, de faire attendre des amis sur le paillason, et puis d'ouvrir la porte comme un pistolet à bouchon ! Permettez-moi de vous présenter Bifur, Bofur, Bombur et particulièrement Thorïn !

– Pour vous servir ! dirent Bifur, Bofur et Bombur, alignés.

Ils suspendirent alors deux capuchons jaunes et un vert ; et aussi un bleu ciel avec un long gland d'argent. Ce dernier appartenait à Thorïn, un nain extrêmement important, qui n'était autre, en fait, que le grand Thorïn Oakenshield en personne, lequel était fort mécontent de tomber à plat ventre sur le paillason de Bilbo avec Bifur, Bofur et Bombur sur le dos. Sans compter que Bombur était énormément gros et lourd. En fait, Thorïn était très hautain, et il ne fit aucune allusion au « service » ; mais le pauvre M. Baggins exprima tant de fois son regret que l'autre finit par grogner :

– C'est sans importance. (Et il cessa de faire grise mine.)

– Eh bien, nous voilà tous arrivés ! dit Gandalf, observant la rangée des treize capuchons - parmi les meilleurs capuchons détachables pour réunions mondaines - suspendus avec son propre chapeau. Voilà une réunion tout à fait joyeuse ! J'espère qu'il reste quelque chose à manger et à boire pour les derniers venus ! Qu'est-ce que cela ? Du thé ! Non, merci. Un peu de vin rouge pour moi s'il vous plaît.

– Pour moi aussi, dit Thorïn.

– Et de la confiture de framboises avec de la tarte aux pommes, ajouta Bifur.

– Et des mince-pies avec du fromage, dit Bofur.

– Et du pâté de porc avec de la salade, dit Bombur.

– Et d'autres gâteaux – de la bière blonde – et du café, si vous le voulez bien, crièrent les autres nains par la porte.

– Mettez aussi quelques œufs à cuire, vous serez bien brave ! cria Gandalf, tandis que le hobbit s'en allait en clopinant vers ses dépenses. Et n'oubliez pas de sortir le poulet froid et les cornichons.

« On dirait qu'il connaît aussi bien que moi le contenu de mes garde-manger ! » pensa M. Baggins qui, positivement démonté, commençait à se demander si une affreuse aventure ne venait pas de pénétrer dans sa maison.